

# REVUE DE PRESSE

# LUCY IN THE SKY EST DÉCÉDÉE

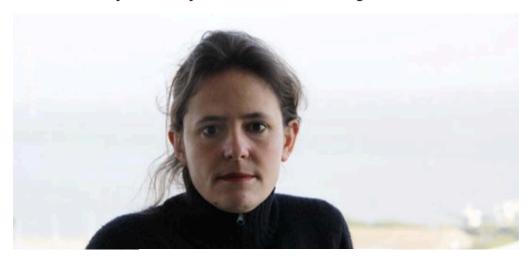
Bérangère Jannelle

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - ENTRETIEN

### Lucy in the sky est décédée de Bérangère Janelle



## TEXTE ET MES BÉRANGÈRE JANNELLE

Publié le 21 février 2020 - N° 285

Bérangère Jannelle met en scène un texte qu'elle a écrit, une pièce captivante, sensible et documentée réunissant trois jeunes gens passionnés de paléo-anthropologie. Multipliant les lieux et les époques, de notre ancêtre à aujourd'hui, la fondatrice de la compagnie La Ricotta explore notre humanité.

De quoi parle votre texte?

Bérangère Jannelle : C'est est une espèce de conte moderne, l'histoire d'un groupe d'amis qui vont ré-explorer leur histoire, celle de leur rencontre, de leur amour et aussi de leur passion pour l'origine de l'homme, à l'aune de la mort d'un des leurs.

Comment est né le projet de relier une histoire intime à une histoire collective par le prisme de la paléontologie ?

B.J.: Ma question de départ était : « *qu'est-ce que veut dire être humain aujourd'hui ?* » Qu'est-ce qu'être humain alors que ces 50 dernières années, il y a eu plus de révolutions des grands paradigmes de l'espèce humaine — le temps et l'espace — qu'en 3,5 millions d'années. Cette question s'inscrit dans le fait qu'un des principes de l'humanité, c'est la conscience d'être mortel, donc la conscience de notre finitude et notre capacité à la représenter (les premières traces d'art, les mains négatives dans les grottes). Dans l'état des connaissances actuelles, c'est ce qui nous différencie de l'animal. A partir de cette découverte que j'ai faite et que tout le monde peut faire, c'est-à-dire que le fondement de l'humanité, c'est sa finitude et sa fragilité, donc quelque chose de très émotionnel, j'ai eu envie de construire cette histoire d'un groupe relié par l'affect, et qui fait l'expérience de la perte.

## « LE BESOIN DE PASSER PAR DES RÉCITS PLUS GRANDS QUE SOI, C'EST LE THÉÂTRE. »

Mais dès avant cette perte, vos personnages sont comme obsédés par la mémoire...

B.J.: Je crois que la question de la mémoire, de l'inscription dans une durée, est ce qui constitue nos identités. Si on perd cette notion, je ne vois pas très bien comment on peut construire un avenir. Le processus de mémoire dans lequel les personnages s'engagent est un processus qui relie aux autres. Nos fondamentaux sont très ouverts et très reliés car on est dans la dépendance les uns par rapport aux autres. Quand on regarde l'histoire de l'évolution, on voit qu'on dépend d'un écosystème général mais aussi affectif. Le petit de l'homme, contrairement aux petits d'autres mammifères, a une durée de dépendance énorme. La dépendance affective nous constitue, et bien sûr, par ailleurs, la grande question migratoire, au sens ontologique du terme, est inscrite dans notre histoire puisque les foyers de ce qu'on appelle les hominidés sont multiples et ont constitué ce qu'on appelle aujourd'hui l'Europe. Notre évolution est inscrite dans un mouvement migratoire.

Vos personnages constituent une tribu reliée par la quête de leur propre origine, reliée elle-même à une origine plus lointaine. Le théâtre serait-il aussi une tribu ?

B.J.: Non, pas au sens fermé du terme. En revanche, je pense que le lieu théâtre a à voir avec quelque chose d'assez ancien qui est que les hommes se réunissent autour du feu et se racontent des histoires. Les premiers mythes sont toujours des récits des origines où on parle de soi tout en parlant de plus vaste que soi. Ce besoin de sublimation, d'arriver à survivre dans la brutalité du monde, de passer par des récits plus grands que soi, c'est le théâtre.

Entretien réalisé par Isabelle Stibbe

## À LA UNE CULTURES

# TGP/ Au commencement était Lucy

Jeudi 05 mars 2020 - 18:57 | Mis à jour le Lundi 09 mars 2020 - 12:03



L'auteure et metteure en scène Bérangère Jannelle a eu envie d'écrire sur l'histoire du monde: quelle est la place de l'humain et que signifie remonter aux origines? La découverte, en 1974, du squelette vieux de 3,18 millions d'années de Lucy est le point de départ de sa pièce Lucy in the sky est décédée.



En 1974, une équipe de paléoanthropologues franco-américains (dont Yves Coppens) fouillent le désert en Éthiopie, le long du grand rift africain. L'un d'eux est attiré par une pierre blanche, ronde et saillante. C'est en fait le genou émergent du squelette d'une petite femme de la famille des hominidés, bipède, vieille d'au moins 3,18 millions d'années. C'est en répertoriant ses 52 ossements, tout en écoutant les Beatles, qu'ils ont décidé de l'appeler Lucy, en référence à la chanson *Lucy in the sky with diamonds*.

Cet événement est le point de départ de la pièce Lucy in the sky est décédée, écrite et mise en scène par Bérangère Jannelle qui sera créée au TGP du 6 au 22 mars. « J'avais envie d'écrire sur l'histoire du monde : quelle est la place de l'humain et que signifie remonter aux origines », explique-t-elle. Une question aussi bien émotionnelle, philosophique, anthropologique, artistique... « Dans la mémoire d'une vie, s'imbrique aussi celle de la collectivité. On contient en nous, à la manière des poupées russes, des fragments de la mémoire de l'humanité. Et donc je voulais écrire une histoire qui se raconte et qui raconte des histoires...»

Sur scène, trois jeunes gens: Luc, fils d'une des archéologues qui a découvert Lucy et passionné par celle-ci; Abel, son ami qui a trouvé, enfant, les restes d'un tirailleur sénégalais dans le jardin de ses parents; Isis, la fille aux yeux kaléidoscopes, qu'ils aiment tous les deux, passionnée par les mains dites négatives, ces premières manifestations de l'art et de la représentation de l'homme par lui-même. À ce trio s'ajoute Brunet, leur figure tutélaire, chef de mission qui les entraîne dans l'aventure sur le terrain. Lucy in the sky est décédée raconte l'histoire de ce groupe réuni par une même passion, tous persuadés que leur propre histoire intime est entremêlée dans une histoire plus vaste qu'eux qui s'étire et vient de la nuit des temps.

#### « Voir ce qui fait communauté »

« Je ne voulais pas faire un récit documentaire mais raconter une histoire, certes documentée. C'est une fable qui passe par des personnages », confie Bérangère Jannelle. Peu à peu, selon ses mots, l'histoire s'est « tricotée » de façon naturelle. « Ce qui m'intéresse c'est de voir ce qui fait communauté, à partir de cette petite tribu qui est sur le plateau. J'ai aussi voulu travailler sur les liens d'amitié/amour entre les trois. Avec Brunet, ils composent une sorte de famille. » Autre thème abordé par la pièce, ces mains représentées sur les parois des grottes préhistoriques, en négatif, traces nues révélées par leurs seuls contours.

« Ce sont les premiers gestes d'art de l'humanité. À travers eux, il est question de la perte, de la mort et de la manière dont l'homme laisse une trace », dit l'auteure et metteure en scène. La scénographie du spectacle suggère un appartement où Luc, Isis et Abel auraient vécu ensemble, mais dont le sol est recouvert de pierre noire, volcanique. « C'est aussi un plateau paysage, un lieu qui peut être fouillé, à la fois cultuel et intime, traversé et envahi par cette matière, la lave, qui symbolise aussi bien la catastrophe que la fertilité. » `

Et puis il y a la musique, celle des Beatles notamment, de la chanson qui donne son titre au spectacle. « *C'est une anecdote, certes, mais qui a contribué à faire de Lucy une star mondiale, une mythologie. Et cette musique raconte une époque, ces années 1970, où naissent les personnages...* » Que s'est-il passé depuis ? Quelle est notre histoire ?

Benoît Lagarrigue



Spectacles L

Lectures .

Découvertes

Fravaux -

## « Lucy in the sky est décédée » de Bérangère Jannelle au TGP – spectacle romanesque

#### Le 10 mars 2020 - Spectacles

Au Théâtre Gérard-Philipe, Bérangère Jannelle présente actuellement *Lucy in the sky est décédée*. Un titre énigmatique pour un spectacle dont la conclusion est justement l'énigme, celle à laquelle se confrontent les vivants et que les morts arrivent à peine à dissiper. Dans le texte de présentation publié sur le site du théâtre, la création est présentée comme « un conte moderne, une chronique à la fois documentée et fabulée de la naissance du monde contemporain, depuis la découverte de Lucy en 1974 et le premier grand choc pétrolier jusqu'à aujourd'hui ». Le programme paraît ambitieux, peut-être même un peu grandiloquent, mais dès la lecture de ce texte, une attirance prend forme, fondée sur un propos qui sort du commun et qui promet d'enrichir, et sur les bribes d'une histoire qui intriguent. L'intuition première se révèle juste : l'articulation de savoirs et d'une fiction emporte, tandis que le caractère réflexif du spectacle annoncé a finalement la discrétion et la distinction d'une métaphore. L'œuvre procure une expérience de type romanesque au spectateur, qui invite à l'appréhender à travers les catégories de ce genre.



Incipit. Le plateau d'une des salles du TGP fourmille de détails sobres, mais le premier élément qui capte d'emblée l'attention est son sol, recouvert de gros cailloux noirs et irréguliers. Alors que le public s'installe encore, ces cailloux sont mobilisés comme matière sonore en plus de leur aspect visuel, par une silhouette de dos, qui, penchée sur eux, les frotte et les entrechoque. Les bruits

amplifiés accentuent la porosité du lieu, envahi par un élément naturel, lié à l'extérieur, alors qu'il est par ailleurs structuré par des murs, des cadres, des tables, des chaises, des étagères et un tourne-disque qui suggèrent un intérieur. Cet espace polymorphe répond au caractère épique du texte écrit par Bérangère Jannelle, qui se déroule sur près de quarante ans et mène d'une chambre à une grotte, d'un désert à un jardin, entre la France, l'Afrique, l'Amérique du Sud et le Pôle Nord. Pour ponctuer ce parcours, les titres de la quinzaine de chapitres qui composent l'œuvre sont projetés à intervalles réguliers sur le mur du fond de la scène, indiquant chaque fois l'année et le lieu où se déroule la scène.

#### Revue de presse - Lucy in the sky est décédée

Personnages. L'histoire racontée commence en 1974, avec la découverte du squelette Lucy en Ethiopie. L'événement de portée internationale sert également d'origine à Luc (Thomas Gonzalez), fils de la compagne d'un des chercheurs de l'équipe, qui s'engage lui aussi dans la voie de la paléoanthropologie le moment venu. Dans sa jeunesse, Luc rencontre Abel (Félix Kysyl), autre passionné de fouilles, et tous deux formeront bientôt un trio avec Isis (Jade Fortineau). Ces enfants, qui se lancent pour défi de descendre seul dans une grotte profonde et sombre ou de s'embrasser le plus longtemps possible, vivent en toute simplicité leur relation à trois, des années durant. Issus de la génération des soixante-huitards, ils refusent de choisir et de renoncer, quitte à subir la violence de la jalousie. En périphérie du noyau qu'ils forment, un professeur plus âgé joue auprès d'eux le rôle de mentor. Il est interprété par Rodolphe poulain, à contre-emploi dans ce spectacle par rapport à ceux de Vincent Macaigne dans lesquels il se distingue chaque fois, dans un registre ici plus sensible qui lui réussit tout particulièrement.

Quête et quotidien. Les histoires de ces trois personnages qui s'entrecroisent sont toutes bâties autour du motif de la quête - celle des origines, intimes, universelles, ou les deux ensemble. Mais ce qui importe vraiment, dans l'équilibre d'ensemble du spectacle, ce sont moins ces origines, chaque fois incertaines. aux accents parfois traumatiques, que la relation



quotidienne de ces trois personnages et du professeur jamais bien loin, qui les entraîne dans sa propre quête et s'émerveille avec eux de ses découvertes. Les gestes, les rires, les peines, la complicité de ces personnages soigneusement construits, leur fragilité et leurs moments de faiblesse mis en valeur par leur démarche maladroite sur les cailloux qui recouvrent le plateau ou par la colère qu'ils expriment avec eux, donnent une épaisseur toute romanesque au spectacle. Ils font passer outre les phrases parfois trop ciselées du texte, régulièrement déclamé face public, et outre le jeu un peu maniéré de Thomas Gonzalez au départ, qui finir par trouver la juste tonalité de ses compagnons de scène.

Symbolique. Jannelle conçoit des personnages spécialistes de la paléontologie – étude des fossiles et de l'évolution du vivant –, et d'une de ses branches, la paléoanthropologie – étude de l'évolution humaine. Le recours à ces domaines confirme le pouvoir philosophique des sciences qui portent sur l'humain – celui qu'un Sylvain Creuzevault, avait pu lui aussi mettre en valeur dans *Angelus Novus*, ou, différemment, Samuel Achache dans *Fugue*. Non seulement se dégage l'impression d'une véritable maîtrise des thèmes abordés, mais en plus la portée symbolique du propos n'est ni lourde, ni excessive, ni transparente. De manière similaire et symptomatique, on ne remarque qu'après coup, au moment de déchiffrer l'émotion, les prénoms tous bibliques ou mythologiques des personnages. Celui d'Abel est commenté dans le cours du spectacle, mais pour ceux de Luc et d'Isis, l'imaginaire se fraie lui-même son chemin dans l'intensité des signes qu'il reçoit et relie entre eux.



H-histoire. Les trois trajectoires déployées permettent autant de penser l'évolution du genre humain que l'histoire récente. Mais jusqu'à la fin du spectacle, l'Histoire, avec un grand H, celle qui s'écrit encore de 1974 à nos jours, reste en retrait, à distance. Jannelle dit dans l'entretien du programme de salle : « Pour moi, il n'y a pas de différence entre la petite et la grande histoire, c'est la même ».

Elle se dispense donc de tout effet métonymique, et se contente de nous raconter la vie de trois personnages, auxquels on s'attache, dont les histoires, aussi singulières qu'ordinaires, ne disent pas grand-chose de plus qu'elles-mêmes. Leur rapport à l'Histoire est celui de tout un chacun : ils en sont spectateurs et non acteurs, ils en sont affectés, parfois bouleversés, mais ils ne cessent pour autant de suivre le cap qu'ils se sont choisis. La friction constante et complexe qu'entretiennent l'histoire intime et l'Histoire collective s'inscrit tout particulièrement dans deux dates : le 4 septembre 2001 et le 11 septembre 2001. La deuxième est connue de tous, mais la première est la plus douloureuse pour Luc et Abel, qui pleurent la mort d'Isis.

Style. Le quotidien et le symbolique, l'intime et l'universel, l'individu et l'Histoire se superposent, se confondent, s'entremêlent constamment dans l'écriture. Au plateau, ces jeux d'échelles prennent forme grâce à un travail particulièrement soigné des lumières et des sons, qui orientent la perception et façonnent l'émotion. La scénographie, tantôt littérale tantôt métaphorique, se transforme à chaque chapitre presque insensiblement, mais suffisamment pour interpeler les sens et suggérer des foyers de signification pour le spectateur, et pour structurer les gestes des acteurs et leur offrir des supports aux multiples émotions qu'ils traversent avec leurs personnages.

L'expérience de spectateur s'apparente finalement à celle d'un lecteur de roman. En deux heures de temps, on s'attache aux personnages et à des détails, des phrases ou des épisodes, qui travaillent en profondeur la compréhension et qui créent des échos et apportent des lumières à nos vies ou à notre histoire commune. Le spectacle, au départ conçu sur un mode épique, a finalement l'envergure d'une œuvre au sens plein, qui amplifie le vécu le temps d'une soirée.

F.

Pour en savoir plus sur « Lucy in the sky est décédée », rendez-vous sur le site du TGP.